

LA CROISADE DES ENFANTS¹

Dieu le veut!

4215

DEUXIÈME ARTICLE.

III.

UNE PRÉDICATION APRÈS LE COUVRE-FEU.



Ce lendemain, vers midi, Enguerrand qui, par la tranquillité de son maintien, par un langage plus gracieux que de coutume, avait su écarter tous soupçons, jugea l'heure venue de commencer ses préparatifs de départ et d'instruire ses frères de la décision prise en leur nom. Le plus pressé et aussi le plus difficile était de se procurer des armures de petite dimension et d'un poids médiocre.

Appelant donc ses frères, il se rendit en leur compagnie dans la salle où figuraient tous les Kérourgal, leurs braves ancêtres, ou plutôt leurs belles et vieilles armures. La vue de cette double ligne de guerriers, de ces armures tant de fois atteintes dans les batailles par les coups meurtriers de l'ennemi, produisit sur Enguerrand un effet tout nouveau. Insensible, la veille encore, à ce spectacle de la guerre, il s'y associait maintenant avec la profonde sympathie de l'âge mûr. Ses frères le regardaient non sans étonnement s'armer lui-même, et se décerner les honneurs de la chevalerie. Soudain, ils le virent changer de physionomie et prendre un air inspiré. Il les conduisit devant la place où manquaient les armes de l'infortuné comte Angilbert, et là, évoquant la mémoire d'un père, il leur raconta la scène du rocher de Plougastel, leur annonça à la fois sa résolution de partir pour la croisade, sa promesse envers Archibald, et finit en leur disant qu'il avait compté

sur leur courage et leur piété filiale pour s'associer à cette sainte entreprise.

Isolin, avec son caractère faible et son esprit aventureux, ne trouva rien à objecter au plan de son frère aîné. Toute sa vie, il avait obéi à Enguerrand et supporté patiemment ses brusqueries et ses sarcasmes, non par soumission, mais par légèreté, se contentant de rendre moqueries pour moqueries. Il s'écria donc :

« Eh bien ! vive la Croisade des enfants, des ménestrels et des pages ! Nous verrons du pays, et pour ma part, je n'en suis pas fâché : car l'air épais de la Bretagne ne convient guère aux amis de la gaie science. »

La physionomie souffreteuse de Jehan s'était empreinte d'une expression sévère. Attachant sur ses frères un regard de reproche, il dit, d'un ton ferme :

« Dans tout ceci, vous n'avez oublié qu'une chose, vos devoirs envers votre mère. »

Ces mots solennels parurent impressionner les deux damoisels. Mais ce premier mouvement passé, Enguerrand fit un geste d'impatience, tandis qu'Isolin donnait des marques de trouble et de chagrin.

Jehan reprit gravement : « Quoi ! mes bons frères, vous n'avez pas songé aux larmes de madame notre mère ? Et votre pauvre petite sœur, vous la laisseriez donc seule et sans protecteurs ? Défiez-vous d'un projet aussi condamnable, défiez-vous d'un inconnu qui veut peut-être vous tromper. »

Un sourire de pitié se dessina sur le visage d'Enguerrand :

« A ce compte, dit-il, le vénérable ermite Pierre et le valeureux Godefroy de Bouillon et tant d'autres seigneurs se seraient trompés mutuellement, et les croisés auraient été rançonnés sans merci par leurs chefs ? En vérité, ami Jehan, tu rêves... la peur t'égare l'esprit. Si tu ne veux pas nous croire, ou si

(1) Voyez le n° de janvier, p. 193.

tu crains de t'associer aux périls de notre expédition, en un mot si ton cœur ne te dit pas d'aller venger ton père tout en servant Dieu, libre à toi, tu resteras. Mais de ma vie je ne te parlerai, car je tiens les lâches en profond mépris. »

Il fit quelques pas pour s'éloigner : Jehan s'élança vers lui et le retint en disant :

« Tu verras si je suis un lâche ! »

Ils s'acheminèrent vers le préau où ils donnèrent en riant à dame Hermingilde et à ses damoiselles le spectacle d'exercices chevaleresques exécutés avec les armes qu'ils avaient pu trouver ; ce ne fut pas toutefois sans que la châtelaine leur recommandât souvent d'user de prudence.

Le soir était venu ; une partie des varlets s'étaient retirés. La dame de Kérungal, assise sous le manteau d'une vaste cheminée et seule avec sa fille et une camériste, avait, tout en filant sa quenouille, fait réciter à Bérangère les prières accoutumées, puis elle avait renvoyé l'enfant et la suivante pour mieux s'abandonner à ses tristes réflexions. Peu à peu, fatiguée du poids de sa pensée, elle inclina la tête, laissa couler ses bras le long de sa jupe et s'endormit. La salle n'était éclairée que par une lampe de fer à la vacillante clarté, et qui jetait des reflets bizarres sur les figures des lourdes tapisseries. La portière de laine se souleva lentement : les trois fils de sire Angilbert entrèrent avec précaution et s'avancèrent sur la pointe du pied ; Enguerrand, malgré sa fermeté d'âme ordinaire, était ému, et il y avait des larmes dans les yeux de Jehan et d'Isolin. Tous trois contemplèrent dans un respectueux silence les traits d'une mère chérie qu'ils ne devaient peut-être plus revoir. Enguerrand aperçut sur un siège une écharpe que sa mère et sa jeune sœur avaient commencé de broder. Ils s'en empara vivement et la passa à son col, comme un gage de souvenir, comme un talisman. Puis il fit signe à ses frères de le suivre.

« Ça, dit-il à l'écuyer Bruno quand ils furent dehors, a-t-on harnaché nos montures ? l'heure du couvre-feu est encore éloignée, et il nous convient de faire une *chevauchée* par la campagne.

— Vos ordres ont été exécutés, monseigneur. Mais, bonté du ciel, vous voilà armés comme si vous alliez en guerre.

— Que veux-tu, Bruno ? je désire m'accoutumer au poids du fer. Tel doit être le vêtement d'un gentilhomme. »

L'écuyer ne se permit pas de nouvelles re-

marques ; lorsque les jeunes damoisels montèrent à cheval, il les imita et, accompagné d'un page, leur fit escorte.

Ce contre-temps déplut visiblement à Enguerrand, mais il n'en témoigna rien. Quand les trois frères eurent atteint une assez grande distance, un son de cloche éloigné indiqua l'heure du couvre-feu. Bruno s'approcha, et se découvrant avec respect, fit observer à ses maîtres qu'il était temps de retourner au castel. Enguerrand se redressa fièrement et lui dit avec impétuosité :

« Retournez-y seul. Quant à nous, on ne nous y reverra plus avant de longues années. Un parchemin laissé par Jehan dans notre chambre expliquera ce secret à notre noble mère. Qu'elle se rassure, ses fils lui seront rendus. »

L'écuyer était interdit de surprise et de douleur :

« Y songez-vous, messires ? où avez-vous résolu de porter vos pas ? Est-il hors de vos terres et du pays de Bretagne un lieu où vous puissiez trouver plus de liesse et de bonheur ? Ah ! restez-y ; vous n'auriez pas plus tôt perdu de vue nos clochers et nos tours, que déjà le regret et le repentir viendraient assaillir votre âme.

— C'est bon, Bruno, vous êtes un digne serviteur, mais vos conseils ne sont plus de saison.

— Ainsi, monseigneur, sans égard pour votre noble mère, vous persistez à aller... Dieu sait où ? Ne craignez-vous pas de faire ainsi (pardonnez à ma franchise) métier de bohème ?

— Bruno !

— Je me tais, car le serviteur n'a pas le droit d'exprimer toute sa pensée.

— Faites mieux, retirez-vous, nous n'avons plus besoin de votre garde. »

L'écuyer poussa un profond soupir, éleva la main droite vers le ciel en signe de désespoir, puis détournant son cheval, il le lança au grand trot sur le chemin qu'il venait de parcourir.

A peine les jeunes damoisels se virent-ils seuls, que, donnant aussi de l'éperon dans les flancs de leurs montures, ils partirent au galop. Cette course rapide, qui n'avait pour témoins que le ciel et les bruyères, dura plus d'une demi-heure. Cependant, les chevaux épuisés, couverts de sueur et d'écume, avaient ralenti le pas ; Jehan se plaignait d'éprouver une extrême lassitude et répondait par des gémissements aux exhortations énergiques d'Enguerrand. Une halte était nécessaire, et le bonheur voulut qu'une cabane de paysan

s'offrit aux regards inquiets des jouvenceaux.

Enguerrand prit son olifant et en tira un son fort et prolongé. L'huis s'ouvrit aussitôt, et une voix d'homme cria en patois armoricain :

« Femme, rassure-toi, ce sont nos enfants qui reviennent.

— Vos enfants ? dit Isolín d'un ton railleur, j'ose croire qu'ils ne sont pas de notre lignée. »

A ces mots, un cri plaintif se fit entendre dans la cabane. Cependant le paysan parut et salua avec empressement les nouveau-venus, tandis que sa femme, ayant allumé au foyer une résine, venait éclairer les voyageurs. Après avoir attaché leurs chevaux aux pieux revêtus en dedans d'une couche de terre et de mousse, qui servaient de muraille à la hutte, ils entrèrent. L'humble demeure leur apparut dans toute sa nudité. Des escabeaux de bois mal façonnés, un bahut grossier sur lequel se voyait un bassin de cuivre destiné à contenir du blé noir ; à terre une marmite de fer, un trépied, des sébilles de bois : tel était, avec une espèce d'armoire à trois étages de planches, servant chacune de lit, le misérable mobilier de la chaumière.

Le paysan portait de longs cheveux sur les épaules et une sorte de *jupen* ou jaquette ; sa ménagère, un *juste* ou corset très étroit d'où ressortaient des manches courtes et froncées, et une ample coiffe de laine rattachée par-devant, couvrant sa tête et son col. Ces bonnes gens, sans s'informer du nom de leurs hôtes, s'empressèrent d'enlever les ustensiles qui couvraient le bahut et de les remplacer par un plat de bois rempli de brouet d'avoine auquel ils joignirent deux grandes jattes de lait caillé. C'était là tout le festin.

Le vieux Yvon et Bertrande, sa femme, craignant de paraître importuns, allèrent s'asseoir en silence sur leur escabeau, auprès du foyer où ils jetaient quelques sarments pour activer le feu. De temps à autre, lorsque le vent agitait la bruyère, ces pauvres gens tressaillaient ; Yvon se levait et courait vers la porte, prêtant une oreille attentive... Cet air d'inquiétude excita la curiosité d'Isolín :

« Qu'est-ce donc, mes amis ? demanda-t-il.

— Ah ! monseigneur, répondit Bertrande, nous avons *moult* souci au cœur... Nos fils, Urbain et Luc, sont partis depuis longues heures sans nous avertir, sans nous apprendre en quel lieu ils avaient dessein d'aller. Il faut que vous sachiez que le premier est vannier de son état et le second oiseleur : souventes fois ils ont été vendre à la ville leur petite

marchandise pour nous rapporter de beaux sols, des coiffes neuves et du pain blanc... mais aujourd'hui ils n'avaient pas de négoce à faire, et cependant ils nous ont quittés.

— Quel âge ont-ils ? demanda Enguerrand.

— L'un treize ans, l'autre douze. »

Les trois frères échangèrent des signes d'intelligence.

Jehan secoua tristement la tête en laissant tomber lentement ces paroles : « Voilà donc comment souffrent les parents abandonnés de leurs enfants !... Oh ! si ces ingrats voyaient les larmes qu'ils coûtent à un père... à une mère... peut-être se reprocheraient-ils leur conduite... »

Yvon et Bertrande attachèrent sur les jeunes damoiseaux un regard d'étonnement. Mais Enguerrand se leva brusquement, jeta sur le bahut une pièce d'argent malgré la résistance des paysans, puis cria :

« A cheval ! en route ! »

Quelques minutes après ils étaient déjà à une grande distance de la cabane, et au bout d'une demi-heure ils eurent atteint la lisière de la forêt. Des feux les guidèrent vers une espèce d'étoile où aboutissaient les plus grandes allées. A mesure qu'ils approchaient de ce point central, un bruit inaccoutumé, semblable au bourdonnement de la foule, venait plus distinctement frapper leurs oreilles. Il y avait dans ce concert nocturne des cris, des chants, des acclamations. Puis, dans la profondeur de la forêt, on voyait s'agiter des torches résineuses dont le mouvement annonçait l'approche de diverses personnes ; et d'autres voix, dans l'éloignement aussi, faisaient entendre des *noëls* ou des *tensons* populaires.

Au détour d'une allée, les trois frères virent déboucher une vingtaine de jeunes paysans, portant les uns des épieux, les autres des arcs, celui-ci une fronde, celui-là une massue façonnée par lui. Leur pas était rapide, leur contenance fière, et ils chantaient ce refrain des croisades :

Las ! verrons plus
Et la crèche et les saints lieux ;
Monseigneur Dieu,
Rendez-nous Jésus !

Plus loin, les fils du sire de Kérourgal rencontrèrent une bande composée de quelques enfants nobles (ce qu'ils reconnurent à la richesse de leur costume), de petits citadins et de serfs. Le plus âgé paraissait avoir à peine quinze ans. Même ardeur les animait,

et c'était avec le même enthousiasme qu'ils chantaient :

Ne pleurons plus,
Un jour, touché de nos vœux,
Monseigneur Dieu
Nous rendra notre Jésus !

Ces feux, cet hymne, la vue des armes, tout électrisait Enguerrand, qui dit avec force à Isolin :

« Frère, c'est l'occasion de montrer que tu es un clerc habile en la gaie science. Compose ou rappelle-toi un Noël pour apprendre à ces marmots et à ces manants que nous daignons venir les commander.

— Orgueilleux ! » dit timidement Jehan.

Isolin avait bonne mémoire. Un chant, qu'avec l'aide du chapelain Ludger il avait naguère composé en l'honneur de ses ancêtres, vint sur ses lèvres. En voici quelques vers :

Pour conduire belle armée
Par tout le pays des Gaëls,
Point n'est race si famée
Que celle des Kérougal.

Et passant au galop devant les enfants étonnés, les jeunes frères arrivèrent bientôt à l'étoile de la forêt. Un spectacle imposant s'offrit à leurs yeux. Debout sur une éminence de gazon, un moine à la tête chauve et vénérable, à la robe brune, tenant d'une main un long chapelet, de l'autre un grand crucifix

qu'il présentait tour à tour aux lèvres d'une foule d'enfants ; plus loin, maître Pierre Archibald distribuant à chacun de petites croix de drap rouge que les jeunes croisés attachaient avec orgueil sur leur poitrine. C'était un mouvement, un bruit, une confusion incroyables. L'arrivée des fils du sire de Kérougal produisit une vive sensation. Archibald courut vers eux au moment où ils descendaient de cheval et il leur donna l'accolade, en leur disant :

« Soyez les bienvenus ! Vos compagnons d'armes vous attendent. Voici le signe du croisé, l'image de l'instrument du salut des hommes. Honneur à votre courage ! le Saint-Sépulcre sera délivré par vos mains ! »

Ces paroles prononcées à haute voix furent suivies d'une sorte de hurra qui partit de tous côtés. Pendant ce temps, des troupes de jeunes croisés étaient arrivées au rendez-vous commun et s'y étaient rangées par ordre de famille et de village. Archibald entonna aussitôt l'hymne de la nouvelle croisade.

Après ce chant, tous les enfants s'embrassèrent avec effusion, agitant leurs torches et leurs épées, criant : « Mort aux mécréants ! »

Mais voici qu'un bruit de chevaux, accompagné de nombreuses lueurs de torches, attira l'attention générale. Des voix d'écuyers clamèrent :

« Place ! place à la noble dame de Kérougal ! .. »



Et chacun s'écarta pour laisser passer dame Hermingilde qui, vêtue d'une ample robe à longues manches, la tête couverte d'un voile par-dessus son chaperon, accourait au trot rapide de sa haquenée en parcourant d'un œil inquiet et plein de larmes la foule qui s'était rangée en double haie. Elle était accompagnée de la meilleure partie de ses serviteurs.

Ses fils vinrent prendre respectueusement la bride de son cheval et mettre un genou en terre devant la châtelaine. La dame de Kérougal jeta un cri de joie :

« Vous ! vous encore ! dit-elle avec transport ; ingrats enfants, je vous revois... Oh ! que vous avez causé de peine à mon pauvre cœur ! Enguerrand, Isolin, Jehan, vous m'êtes rendus... Dieu soit béni !

— Ma mère, répondit Enguerrand d'un ton doux mais ferme, ne vous inquiétez aucunement : mes frères et moi, nous partons pour une grande entreprise que le ciel favorisera. C'est en Palestine que nous allons combattre.

— Combattre ! à votre âge et en Palestine, insensés ! Votre noble père y a succombé, bien qu'il fût chevalier et eût à sa suite des hommes d'armes au courage éprouvé... Quel est l'imposteur qui vous conseille cet acte de folie ?

— Moi ! dit Archibald.

— Moi ! » répéta le moine.

La comtesse jeta un regard troublé sur ce religieux qui lui était connu.

« Vous ! s'écria-t-elle ; vous, dom Wilfrid, vous ne craignez pas de vous associer à cette tromperie d'enfer ! Ne voyez-vous pas qu'on veut mener nos enfants à la mort ?

— A la gloire ! dit le moine d'une voix inspirée. Et ici, enfants, et vous, châtelaine, écoutez-moi, je vous l'ordonne au nom du ciel !

« Cinq croisades n'ont passuffi pour accomplir l'œuvre de délivrance. L'impie pose encore son pied maudit sur la pierre du Saint-Sépulcre : le pèlerin paie encore à sa foi une dime de sang et de larmes ; Jérusalem pleure dans l'esclavage, et le courage des hommes s'est lassé : le courage des enfants s'éveille !

« Marchons dans notre force, dans notre croyance ; ceignons nos reins de l'épée qui tranche et délie ; bravons toutes les souffrances et les privations. Notre récompense ne peut nous manquer : les palmes de la victoire ou celles du martyr sont les mêmes, et

les mains des anges les agiteront au-dessus de nos têtes !

« Je vous le dis en vérité, mes enfants, il est temps de partir, il est temps de combattre, il est temps de vaincre !

« Autrefois, dame de Kérougal, une femme de Judée eut sept fils, tous droits et purs devant Dieu, et qui avaient nom Maccabées. Un tyran leur ordonna de renoncer à la foi de leurs pères et de s'agenouiller devant les idoles. Eh bien ! cette mère aima mieux perdre ses fils que les voir infidèles au culte de Jéhova, et chaque fois que les tenailles ou la cuve rougie lui enlevaient un fils bien-aimé, elle criait : Hosannah ! Hosannah !

« C'est ainsi que Dieu veut être servi : patrie, biens, famille, bonheur, on doit tout lui sacrifier. Lorsque l'instant est venu, chaque jour de retard est un crime à ses yeux !

« N'hésitez donc plus, enfants, et n'écoutez ni les prières de vos parents ni les murmures de votre cœur. Vous n'appartenez plus qu'à Notre Seigneur Jésus-Christ !... En Terre-Sainte ! En Terre-Sainte ! »

Des centaines de voix argentines répétèrent avec ardeur :

« En Terre-Sainte ! »

Profitant de cet enthousiasme, Archibald tira son épée, saisit une torche et donna le signal de la marche. Cependant la châtelaine s'attachait désespérée à ses fils, en leur adressant mille supplications. Enguerrand lui dit, avec cette énergie qui lui était naturelle :

« C'est assez vous retenir, madame ; rappelez-vous que le noble sire de Kérougal, notre père, n'a pas été vengé, et que les honneurs de la sépulture ne lui ont pas été rendus. La gloire de notre maison veut que le brave chevalier trouve en ses fils des successeurs dignes de lui.

— Et toi, Isolin, s'écria la malheureuse châtelaine, m'abandonneras-tu comme ton aîné ? »

Isolin balbutia. Un regard sévère et impérieux d'Enguerrand le rendit muet.

— Et toi, du moins, Jehan ; toi que j'ai élevé avec tant de peine et qui m'as coûté tant de veilles, suivras-tu tes frères en cette périlleuse entreprise ? n'auras-tu pas pitié d'une mère qui pourrait commander, mais qui ne s'adresse qu'à ton cœur ?... »

Un cri d'amour filial s'échappa du sein de cet enfant :

« O ma noble mère ! Je suis bien à vous, je vous appartiens et ne veux ni ne puis me

départir de ma soumission. Pardonnez-moi ! »

Il se jeta à genoux ; dame Hermingilde le releva et le pressa étroitement entre ses bras.

« Je le pensais bien ! dit Enguerrand avec amertume ; Jehan est couard et ses cheveux tomberont quelque jour sous les ciseaux. Adieu, Jehan ; je te renie.

— Mon frère !

— Je ne suis plus ton frère...

— Et moi, dit avec sévérité dame Hermingilde, si vous ne lui tendez la main, je ne suis plus votre mère... »

Enguerrand obéit, non sans laisser voir sa répugnance.

« Au moins, Madame, daignerez-vous nous octroyer votre bénédiction ?

— La voici, et puisque vous persistez dans votre dessein, puisse Dieu vous protéger du haut de son ciel !... »

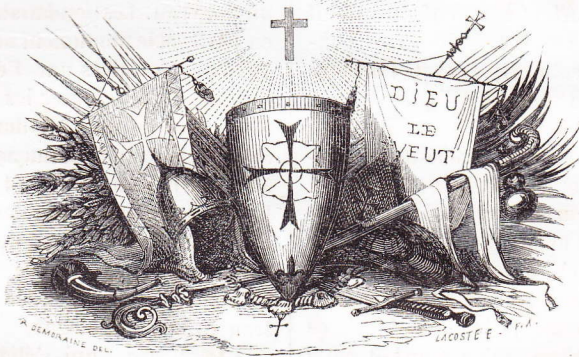
Enguerrand et Isolin mirent un genou en terre, et quand ils eurent reçu la bénédiction maternelle, ils remontèrent sur leurs destriers, et allèrent se placer en tête de la petite armée auprès d'Archibald et de dom Wilfrid qui les attendaient avec impatience. Ce fut seulement après les avoir perdus de vue que la comtesse et Jehan se décidèrent à retourner au manoir de Kérougal.

Et au loin on entendait encore ces mots apportés par le vent à travers les arbres :

Ne pleurons plus,
Un jour, touché de nos vœux,
Monseigneur Dieu
Nous rendra notre Jésus !

ALFRED DES ESSARTS.

(La suite au numero prochain.)





JOURNAL
DES
ENFANS

11